

## Bibliographie

- WITVROUW J., GAVA G., DÉSSERT R., BIT R., MARCHAL J.-C. & HENS J.-L., 2013. Engis/Hermalle-sous-Huy : Campagne de fouille 2011 sur le site carolingien du « Thier d'Olne », *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 20, p. 159-160.

## Liège/Liège : anciens hôtels de Sélys et de Méan, découverte d'une épée

Jean-Luc CHARLIER

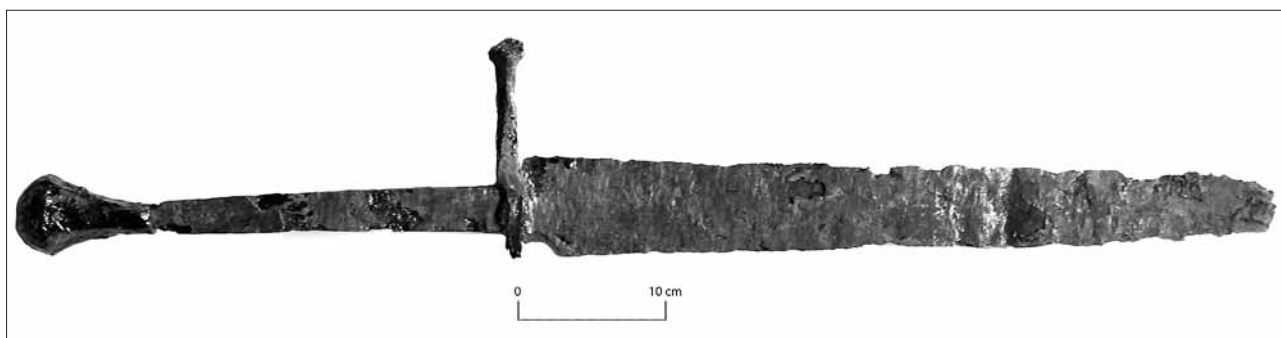
Durant le chantier de restauration des anciens hôtels de Sélys et de Méan, rue du Mont Saint-Martin, à Liège, une épée de type médiéval a été mise au jour, par un terrassier, dans une couche d'incendie qui s'étend sous une grande partie de la zone concernée par les travaux. Des datations dendrochronologiques réalisées sur des bâtiments très proches nous apprennent que cette couche est antérieure à la fin du 15<sup>e</sup> siècle (*terminus ante quem*).

Les dimensions de l'épée, fortement oxydée, sont approximativement les suivantes : la longueur de la poignée (pommeau compris) est de 31,5 cm ; le pommeau est piriforme, facetté, à pans concaves à la base et convexes à l'extrémité, son diamètre maximal est de 5 cm ; la largeur maximale de la soie près de la garde est de 3 cm ; la largeur maximale de la garde cruciforme, formée de deux quillons et symétrique, est estimée à 22 cm ; l'épaisseur d'un quillon, de section hexagonale et terminé en « bouton », est de 1,25 cm ; au talon (près de la garde) la largeur maximale de la lame est de 7,5 cm ; celle-ci est brisée, à peu près à la moitié de sa longueur (50 cm). En l'absence de la partie manquante, nous ne pouvons que deviner sa forme et sa taille par comparaison avec des modèles proches conservés intacts par ailleurs. Sa longueur devait osciller entre un peu plus de 1 m (si la pointe était de forme lancéolée, ogivale) et 1,25 m environ voire un peu plus, dans le cas où elle aurait été rigoureusement triangulaire avec des tranchants à profil rectiligne. Les deux hypothèses sont plausibles. Une conversion en

pouces d'environ 2,5 cm et en pieds de 30 cm des dimensions indiquées ci-dessus donne, de manière significative, des chiffres « ronds ». Aucune marque de poinçon ou inscription quelconque n'est visible sur l'arme dans son état actuel. Les matériaux qui constituaient la poignée proprement dite (sans doute en bois recouvert de cuir) ont disparu. Il n'y a pas non plus de trace de fil métallique. À l'époque, poignées et fourreaux étaient souvent réalisés en grande partie en matériaux organiques périssables (bois, cuir, tissus). Dans le cas présent, si l'arme a connu « l'épreuve du feu », de près ou de loin, il est logique que ces éléments ne nous soient pas parvenus, même en état de décomposition avancé.

Avant d'aller plus loin il n'est pas inutile de s'attarder sur quelques notions. L'épée est une arme blanche équipée d'une lame droite, à un ou deux tranchants, ce qui la distingue en principe du sabre, muni d'une lame courbe à un seul tranchant. Même en se limitant à l'Europe, tout au long de leur évolution, la forme, les dimensions et la qualité des épées varient considérablement, en fonction de multiples paramètres techniques et culturels (utilisation, statut social, moyens et goûts de l'utilisateur, évolution des techniques et des styles de combat, des modes, etc.). Sans entrer dans des détails et considérations d'ordre typologique qui nous mèneraient trop loin, rappelons que les terminologies actuelles ne coïncident pas nécessairement avec celles du Moyen Âge ou de la Renaissance. Les appellations variaient et varient encore d'un maître d'escrime ou d'un spécialiste à l'autre. De plus, sous la plume des auteurs anciens, le même terme pouvait désigner autant un style d'escrime que l'arme elle-même, sans préjuger de la forme ou de la taille de cette dernière.

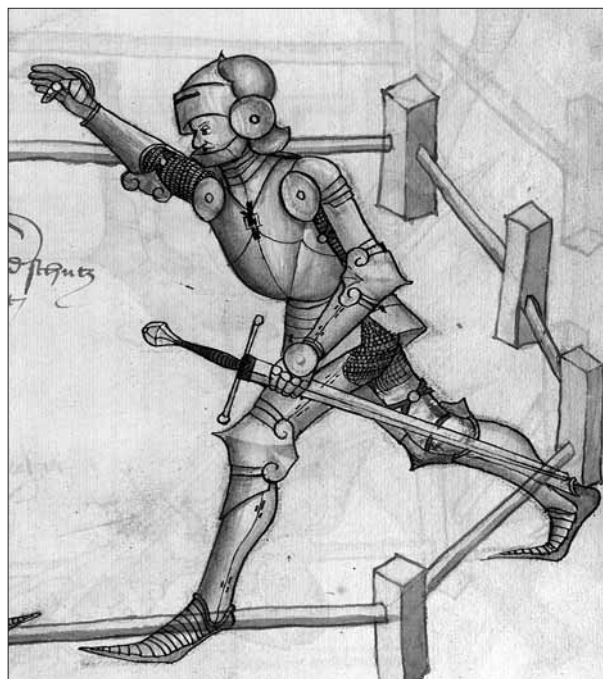
Dans nos régions, au début de l'ère médiévale, l'épée est principalement une arme de taille (les coups sont donnés avec le tranchant) proche de la *spatha* (épée longue de cavalerie) romaine du Bas-Empire, elle-même inspirée de modèles germaniques plus anciens. Elle est utilisée d'une seule main, l'autre tenant le bouclier, tandis que le corps est plus ou moins protégé (pour ceux qui en ont les moyens) de mailles métalliques ou d'une combinaison d'éléments métalliques et/ou de



Épée mise au jour sur le site des anciens hôtels de Sélys et de Méan (rue du Mont Saint-Martin).

cuir et/ou de tissus rembourrés (haubert, haubergeon, broigne, jaseran, etc.). Casques puis heaumes, de plus en plus sophistiqués et enveloppants, protègent la tête, la face, les joues et la nuque. Ces protections corporelles se perfectionnent au cours du temps, notamment grâce à l'apparition de l'armure de plates (le « harnois blanc », constitué de plaques de métal) au cours des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Si la hache et des armes d'hast (armes blanches munies d'un long manche) telles que le vouge ou la hallebarde n'éprouvent aucune difficulté (ou presque) à mettre à mal ce genre de « blindage », tel n'est pas le cas de l'épée. Les coups de taille, plutôt inefficaces en l'affaire, sont remplacés peu à peu par les coups d'estoc (donnés avec la pointe de l'arme) d'autant plus meurtriers qu'ils permettent de cibler précisément les défauts de la cuirasse. Les lames des épées deviennent forcément beaucoup plus pointues et adoptent des profils plus efficaces (forme triangulaire, section en diamant, losangique à pans creux, avec arête centrale de renfort, etc.) et qui permettent des mouvements d'escrime plus rapides et des coups d'estoc plus appuyés. Vu le perfectionnement des armures, le bouclier est abandonné, ce qui permet aux combattants de gagner en souplesse et saisir leur épée (ou tout autre arme offensive) à deux mains le cas échéant.

Vers la fin de la Guerre de Cent Ans, au cours des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, apparaît une épée appelée conventionnellement de nos jours « bâtarde » ou « à une main et demie » (afin de la distinguer d'autres modèles, encore plus imposants et en général postérieurs appelés actuellement quant à eux « à deux mains », notamment les « espadons » de la Renaissance qui apparaissent au tout début du 16<sup>e</sup> siècle). La poignée et la lame des épées bâtardes sont nettement plus longues (un mètre et plus pour la lame) que celles des épées à une seule main. La bâtarde autorise de par son poids et ses dimensions des coups de taille et d'estoc très efficaces. Le pommeau est massif et sert autant à équilibrer l'arme qu'à assurer sa préhension et sa position. La garde est cruciforme, formée de deux quillons droits ou courbes, parfois torsadés et/ou renflés à leur extrémité ; chaque exemplaire est plus ou moins sobre ou richement décoré en fonction de sa destination (arme civile, de guerre, de prestige...). Plusieurs hypothèses contradictoires et parfois tarabiscotées circulent quant à l'origine de l'appellation « bâtarde ». Les auteurs anciens quant à eux qualifiaient de « bâtardes » soit des épées dont ils ignoraient l'origine, différentes de modèles facilement identifiables pour eux, soit d'une taille intermédiaire entre les épées à une et deux mains ou encore « hybrides » entre deux types. Encore de nos jours, les petits couteaux logés dans l'étui ou le fourreau d'un plus grand (voire d'un coutelas, d'un sabre ou d'une épée) sont appelés « bâtardeaux ».



Hans Talhoffer (ca 1420 – † ca 1490), *Fechtbuch*, 1459, détail d'une miniature.

Malgré son état de corrosion et sa lame cassée, il est facile de voir, de par ses proportions, sa taille et sa forme que notre épée est soit une bâtarde soit une épée à deux mains, de la seconde moitié ou de la fin du 15<sup>e</sup> siècle (selon la classification d'Oakeshott : type XVa exceptionnellement grand ou plutôt : type XVIII, b ou c). La longue poignée permet une solide prise à deux mains (celles-ci étant protégées par des gantelets de plates de métal, plus massifs que les gants de mailles). Le pommeau piriforme à pans, facetté, est particulièrement caractéristique de cette époque. À partir du 16<sup>e</sup> siècle, ce type de pommeau est plus fréquemment lisse, tandis que les gardes deviennent plus sophistiquées et s'enrichissent peu à peu d'arcs, branches et autres protections de la main. La lame de notre épée, de profil losangique, devait être particulièrement



Diebold Schilling l'Ancien (ca 1445 – † ca 1486), *Spiezer Chronik*, 1484-1485, détail d'une miniature.

imposante et suggère, comme la sobriété de l'ensemble, que nous avons affaire à une arme de guerre plutôt que civile. Les types plus anciens et postérieurs avaient une lame plate et en général dotée d'une ou plusieurs gouttière(s) centrale(s).

Des modèles d'épées quasiment similaires à notre exemplaire sont visibles dans les illustrations de divers traités d'escrime de la fin du Moyen Âge : ceux de Hans Talhoffer (ca 1420 – † ca 1490) composés entre 1443 et 1467 et abondamment copiés par la suite, ceux également de Paulus Kal (ca 1420 – † après 1485) dont les enseignements sont conservés dans au moins six manuscrits, rédigés entre 1440 et 1514. Les équipements portés par certains guerriers qui peuplent les miniatures des chroniques de Diebold Schilling l'Ancien (ca 1445 – † ca 1486) nous donnent la même indication quant à l'âge de notre arme.

Les circonstances de sa découverte ne nous permettent pas de déterminer précisément le moment où notre épée a été perdue ou abandonnée. Toutefois, sachant qu'il s'agit d'une arme de guerre remontant clairement à la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle, qui plus est mise au jour dans une couche d'incendie antérieure à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, il est fort tentant de l'associer aux combats liés à la prise de Liège par les troupes bourguignonnes de Charles le Téméraire en 1468. Difficile en tout cas « d'égarer » un tel objet ailleurs que sur un champ de bataille !

#### Bibliographie

- OAKESHOTT R.E., 1964. *The Sword in the Age of Chivalry*, London.
- OAKESHOTT R.E., 2007 (rééd.). *Records of the Medieval Sword*, Woodbridge.
- SACH J., 2000. *Les armes blanches*, Paris.
- WANKE T., 2009. *Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert. Zu Klassifikation, Nutzung und Bezeichnung der großen Schwerter des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit*, München (Waffen- und Kostümkunde : Zeitschrift der Gesellschaft für Historische Waffen- und Kostümkunde, 51, 2<sup>e</sup> partie).

Liège/Liège : découverte d'une maison médiévale au n° 58 de la rue Mont Saint-Martin

Caroline BOLLE et Jean-Marc LÉOTARD

Au cours du premier semestre de l'année 2012, une impressionnante maison, au demeurant non classée, sise au n° 58 de la rue Mont Saint-Martin, siège actuel de la société Gillam-Fei (parc. cad. : Liège, 2<sup>e</sup> Div., Sect. B, feuille unique, n° 366<sup>m2</sup> ; coord. Lambert :

234624 est/148900 nord), a fait l'objet d'une évaluation archéologique conduite par le Service de l'archéologie de la Direction extérieure de Liège 1 (DGO4 / Département du patrimoine). Ces investigations, menées en façades et en caves mais surtout dans les combles préalablement à leur réaménagement, ont d'ores et déjà été mises à profit dans le cadre du colloque « Mal Saint-Martin », tenu à Liège les 4 et 5 mai 2012 (Bolle *et al.*, sous presse).

Les liens de parenté manifestes avec les vestiges de l'infirmerie de l'abbaye de Saint-Jacques, mis au jour place Émile Dupont à Liège (Bolle *et al.*, 2008) et datés de la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle (1363-1388d : Eeckhout & Hoffsummer, 2002), suggéraient que cette maison soit, elle aussi, médiévale. En effet, dans les deux cas, on observe une façade méridionale rythmée par sept travées définies par des baies mitrées ajourant un parement extérieur en calcaire de Meuse, taillé à la broche, que couronne une corniche saillante soulagée par des modillons sculptés en quart-de-rond. Mais alors qu'à l'infirmerie deux niveaux scandent l'élévation, ici, on en compte le double : le premier et le dernier conservent encore leurs fenêtres à simple jour, avec la particularité d'être respectivement dotées d'un linteau en bâtière et d'un linteau droit. Les baies des combles ont également conservé le cordon-larmier formant assise. Quant aux registres intermédiaires, transformés au 18<sup>e</sup> siècle, seuls les arcs de décharge les signalent encore et livrent leur largeur primitive. Leur hauteur est quant à elle obtenue grâce à une lecture attentive du parement, révélant qu'une porte était présente dans la troisième travée occidentale, au droit du porche actuel, et que les fenêtres étaient également cernées d'un mince cordon saillant. Quant à la morphologie des encadrements des jours, elle peut être proposée grâce aux vestiges conservés au dernier niveau mais également par comparaison avec ceux mis au jour à l'infirmerie de Saint-Jacques : un chambranle autonome, entaillé d'un cavet, bordait des montants monolithes et un linteau en bâtière, positionnés en léger retrait. Ce chambranle constituait un élément décoratif intermédiaire entre le grand appareil de la façade et l'encadrement des jours ; il articulait le décrochement entre les différents plans.

Si des similitudes sont manifestes en élévation, il en est de même en charpente : la morphologie de celle-ci permettait d'espérer qu'elle soit, elle aussi, médiévale et laissait même augurer son antériorité en raison de l'absence de panne faîtière mais aussi de la présence de quelques assemblages archaïques (à mi-bois). Les analyses dendrochronologiques, confiées au laboratoire de dendrochronologie de l'Institut royal du Patrimoine artistique, ont confirmé ce lien temporel en situant l'abattage des bois des combles entre 1356-1360d, livrant ainsi un précieux *terminus post quem* (Fraiture & Crémer, 2012). Notons néanmoins qu'il ne s'agit